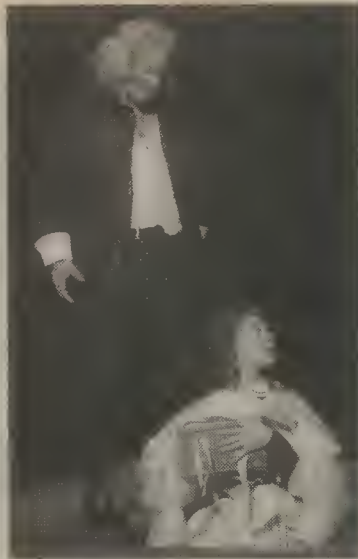


Critique théâtre

Tragique
Ecole des femmes

Avignon,
de notre
envoyée spéciale

C'était une bonne idée de mettre Arnolphe dans une bulle. C'est vrai que cet homme dramatiquement misogyne et maladivement jaloux n'a rien compris au monde qui l'entoure. Il n'a même pas vu que son Agnès, jeune fille qu'il enferme pour mieux l'épouser sans risque d'être cocu, est déjà amoureuse d'un autre. Le metteur



Pierre Arditi et Agnès Sourdillon :
le vieillard et l'ingénue.

Photo Gérard Julien/AFP

en scène Didier Bezace l'a donc enfermé dans sa tour « d'y voir », sur une scène donnant l'impression d'être dans les hauteurs, environnée qu'elle est de tours rappelant celles du Palais des Papes. Arnolphe-Arditi plane donc dans les hauteurs, rejoint par les autres protagonistes depuis les dessous en montant une échelle ou en ouvrant une trappe. C'est ingénieux, et très beau, car les acteurs ont une belle manière de se mouvoir dans ces apparitions quasi fantomatiques.

Reste le jeu des comédiens. Et c'est là que le bât blesse. Didier Bezace fait de *L'Ecole des femmes* le contraire d'une farce. Arnolphe n'est plus ridicule, il est tragique. Comment expliquer alors que les autres personnages (Horace, l'imbécile heureux amoureux transi d'Agnès, le notaire et les deux valets) soient, eux, des personnages de farce ? On perd alors toute unité de jeu, toute logique de spectacle, dès lors que Pierre Arditi doit jouer, au contraire, un Arnolphe rageur mais jamais drôle, amoureux mais jamais tendre, ne développant aucune affinité avec personne. Arditi-Arnolphe se retrouve alors totalement seul, dans un jeu de surcroît si différent des autres. Arnolphe est, il est vrai, un rôle écrasant, où s'enchaînent monologues et tête à tête.

Or Pierre Arditi, courant après le temps qui passe, dit ces vers dans la rage, avec une rapidité hallucinante, sans prendre le temps de les articuler (surtout au premier acte) avant de, parfois, les ponctuer de quelques silences aux effets inégaux. C'est dommage, car sur la fin, jouant plus sur la douleur que sur la rage, Pierre Arditi devient bouleversant. Mais cela arrive bien tard. Heureusement, il y a Agnès. Revue et corrigée par une comédienne stupéfiante, Agnès Sourdillon, qui offre, avec sa voix si étrange, une Agnès faussement ingénue, maligne et drôlement drôle. La drôlerie, c'est tout de même ce qui manque à cette *Ecole des femmes* qui s'est prise à son propre piège : celui de faire de cette comédie une tragédie et d'Arnolphe un homme coupé du monde, et donc des autres comédiens.